

Pierre Mabilles et le merveilleux (médecine, marxisme, surréalisme)

Gilles Bounoure*

C ELLES ET CEUX QUE LE « MARXISME CHAUD » ne laisse pas de glace ont déjà rencontré dans ces colonnes ou ailleurs le nom de Pierre Mabilles (1904-1952) à propos de « *la Révolution de janvier 1946 en Haïti* » évoquée il y a peu par Gérard Bloncourt et Michael Löwy dans leur beau livre *Messagers de la tempête* (Le Temps des cerises, 2007). C'est en tant qu'attaché culturel nommé par le gouvernement de la « France libre » à Port-au-Prince, où, dès 1941, il était venu exercer la chirurgie et la médecine après avoir échappé à la police de Vichy, et où il venait de fonder l'Institut culturel franco-haïtien, que Mabilles avait invité André Breton, alors bloqué à New York, pour une série de conférences dont ni l'un ni l'autre ne prévoyait qu'elles entreraient en profonde résonance avec la révolte de la jeunesse haïtienne éclatant au même moment. Elle fut vite réprimée et Breton et Mabilles expulsés sans tarder. L'importance historique et l'influence persistante du premier sont évidemment loin de se résumer à ce bref épisode haïtien, le seul de leurs parcours respectifs où ils eurent tous deux le sentiment d'être partie prenante des événements. Il n'en va pas autrement du second, dont les écrits, déterminants dans l'orientation de nombreuses investigations surréalistes, restent appréciables du point de vue de la pensée révolutionnaire, et parfois d'une remarquable actualité.

Quoique mal étudiée jusqu'à présent dans ses spécificités^{1/}, la conjonction médecine-marxisme-surréalisme n'était pas inédite quand Mabilles rejoignit les surréalistes parisiens en 1934. Sans parler de Breton lui-même, de son condisciple de lycée Théodore Fraenkel (1896-1964) qui l'avait orienté vers la médecine en 1913 ou de Louis Aragon, élève médecin auxiliaire au Val-de-Grâce quand il y rencontra Breton en 1917, le mouvement avait notamment attiré Maurice Heine (1884-1940), longtemps externe des hôpitaux, Jacques-André Boiffard (1902-1961), Adolphe Acker (1913-1976) et plusieurs autres étudiants en médecine. Néanmoins, et même en tenant compte de l'intérêt que marquaient alors au surréalisme de jeunes psychiatres, spécialement à

* Gilles Bounoure est membre du comité de rédaction de la revue *ContreTemps*.

^{1/} Les notices allusives de Pierre Cheymol, médecin lui-même, de Gérard Legrand et de la psychanalyste Nicole Geblesco dans le *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs* (sous la direction

d'Adam Biro et de René Passeron), Paris, PUF, 1982, s. v. « Médecine », p. 274, « Psychanalyse » et « Psychiatrie », p. 347-348, n'ont été prolongées depuis lors par aucune étude approfondie.

CULTURE

l'hôpital Sainte-Anne^{2/}, l'engagement de Mabilles constitua un événement considérable pour Breton et ses amis. À 30 ans, malgré de récents déboires à la tête d'un établissement privé parisien, c'était déjà un praticien et un enseignant en vue, ancien chef de clinique des hôpitaux de Paris, auteur d'une quinzaine de contributions à des publications médicales attestant l'étendue de ses compétences et de ses recherches (médecine et chirurgie vasculaire, osseuse, gynécologique, gastrique, pulmonaire...). Les articles et les cinq livres qu'il allait publier avant l'Occupation devaient exercer sur le mouvement surréaliste une influence profonde, dont la portée n'a pas été encore suffisamment mesurée.

« *D'une famille fraîchement issue de la paysannerie, petit-bourgeois intellectuel par l'éducation, la profession et le milieu, associé au prolétariat par des contacts incessants, par une communauté d'espairs et d'intérêts, j'ai vécu dans la France de la guerre et de l'après-guerre, subissant assez cruellement les crises successives. Ayant reçu comme beaucoup, hélas, l'enseignement classique national, j'ai pu échapper à cette emprise par un long contact avec les hermétistes anciens et par des recherches très diverses, en particulier archéologiques. Depuis le plus jeune âge, je me suis trouvé lié à l'avant-garde révolutionnaire. Telles sont les composantes principales de mon existence.* » Cet autoportrait dont Mabilles avait jugé nécessaire de munir le plus ambitieux de ses livres, *Égrégores ou la vie des civilisations*, complétait sa dédicace « *aux combattants de l'Espagne révolutionnaire écrasés par le poids d'un monde de mort, premiers vivants de la grande Légende où se fondera la neuve conscience des hommes.* »

La paysannerie qu'avait rejetée son père, médecin rémois propriétaire d'une clinique et fondateur de la revue *Le Conseil du praticien*, candidat malheureux des républicains socialistes aux législatives de 1914 et alors dénoncé comme « frère » par *La Revue anti-maçonnique* (n° 7-8), il l'avait retrouvée avec la mère de celui-ci, chargée de son éducation avant que la guerre, mettant l'Est et le Nord de la France à feu et à sang, ne le conduise à Paris pour poursuivre ses études. Il les mena à marches forcées, se liant au passage avec Gérard Rosenthal, condisciple du lycée Carnot devenu l'ami de toute une vie, y compris sur le plan des options révolutionnaires. Bachelier à 15 ans, externe des hôpitaux à 18, interne à 20, il exerça un temps à la Préfecture

^{2/} Jacques Lacan (1901-1981), alors lié à Crevel et Dali, interne (1927-1931) puis chef de clinique (1932, l'année de sa thèse) dans le service de Georges Heuyer, Henri Ey (1900-1977) chef de clinique (1931-1933) dans le service d'Henri Claude (qui avait dirigé sa thèse en 1926), et plus lointainement Pierre Mâle (1900-1976, thèse en 1927 sous la direction d'Henri Claude), et Frédéric Delanglade (1907-1970). Parmi ces psychiatres, Gaston Ferdière (1907-1990, à Sainte-Anne à

partir de 1934, thèse en 1937) fut le seul à se réclamer nettement du marxisme « oppositionnel ». À côté de cette équipe, il faudrait encore citer René Held (1896-1992), compagnon d'Aragon et de Breton au Val-de-Grâce en 1917, psychiatre resté toujours attentif aux développements du surréalisme, Émile Malespine (1892-1953), psychiatre lyonnais d'abord éditeur de la revue *Manomètre*, Serge Tsouladzé (1916-1977, thèse en 1950), et quelques autres.

de Police (maison Saint-Lazare, dépôt des prostituées) avant de rejoindre les Hôpitaux de Paris, hésitant entre la neurologie et la chirurgie, probablement choisie en fin de compte par souci d'indépendance financière, et poursuivant en même temps des études supérieures de mathématiques et de physique.

Docteur en médecine et chirurgie à 24 ans, il était nommé un an plus tard chef de clinique de la faculté de médecine de Paris, poste auquel il renonçait en 1931, à 27 ans. Si l'on excepte une malheureuse tentative d'ouvrir et de diriger une clinique parisienne (1931-1933) et les fonctions de médecin-chef et chirurgien de l'Asile français puis de professeur à la faculté de médecine qui lui furent confiées à Port-au-Prince (1942-1945), Mabilille n'eut plus l'occasion d'exercer en milieu hospitalier, ni même de développer une clientèle régulière, hors de ses amis surréalistes pour la plupart sans le sou. Ses avanies parisiennes l'avaient progressivement éloigné de sa première épouse, qui s'était alors rapprochée de Marcel Gromaire dont la femme, Jeanne Mégren (1895-1985), allait elle-même devenir la compagne de Mabilille, partageant à partir de 1937 les hauts et les bas de cette anti-carrière de médecin surréaliste. De retour d'Haïti, le chirurgien, un peu mieux reconnu pour son enseignement, ses innovations et sa dextérité exceptionnelle mais toujours sans poste stable, dut se partager entre son cabinet, la faculté de médecine, la Société de morpho-physiologie humaine qu'il venait de créer et des visites de patients où des témoins le virent réaliser à domicile, avec une sûreté éblouissante, des opérations aujourd'hui réservées aux hôpitaux. Une crise cardiaque le terrassait à son cabinet en octobre 1952^{3/}.

Monisme matérialiste et dialectique de la vie

« *Le spermatozoïde a rencontré l'ovule dans la matrice de la femme. Dès cette minute, une construction commence, qui dépasse le cadre humain pour rejoindre les vastes élaborations naturelles* ». Ainsi s'ouvrait, en décembre 1934, dans *Minotaure* (revue dont il assumerait plus tard la direction avec Breton et Heine) le premier texte publié par Mabilille hors de tout souci de technique médicale ou chirurgicale. Cette « Préface à l'éloge des préjugés populaires » y était donnée comme « *un résumé synthétique d'une étude de morphologie physique et psychologique* » à paraître « *incessamment* ». L'ouvrage, probablement achevé peu après, ne vit le jour qu'en mai 1936, sous le titre *La Construction de l'homme* (repris par Gaston Bachelard dans sa collection « Bibliothèque de philosophie contemporaine », en 1949, sous le nouvel

^{3/} Se reporter à la seule biographie disponible à ce jour, Rémy Laville, *Pierre Mabilille. Un compagnon du surréalisme*, Clermont-Ferrand, publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, 1983, qui s'appuie sur les archives familiales, non sans omissions ou confusions également repérables dans la préface de R. Laville et J. Chénieux-Gendron à *La conscience lumineuse*, Paris, Corti, 1989.

intitulé *Initiation à la connaissance de l'homme*). Des commentateurs de la presse médicale l'estimèrent « *inattaquable sur le plan scientifique*. » Son introduction mentionnait la parution récente du livre d'Alexis Carrel, *L'Homme cet inconnu* (Plon, 1935),

CULTURE

en relevait le succès symptomatique d'une inquiétude générale, et affirmait que « dans l'ensemble » son livre, « *essai d'interprétation moniste* », procurait « une réponse aux théories de cet auteur ».

Les théories de Carrel, aujourd'hui mieux connues et dénoncées, n'avaient guère suscité d'émoi en leur temps. Par exemple, dans *L'Éducateur prolétarien*, Célestin Freinet leur reprochait seulement de négliger les bienfaits du naturisme, sans remarquer qu'elles supposaient aussi « de faire un choix parmi la foule des hommes civilisés » pour « empêcher la prédominance désastreuse des faibles », puisqu'« aucune civilisation durable ne sera jamais fondée sur des idéologies philosophiques ou sociales » et qu'il est « indispensable que les classes sociales soient de plus en plus des classes biologiques », aidées en cela par l'eugénisme, le fouet, voire l'euthanasie pour les délinquants et d'autres mesures du même genre. Brillant médecin et chirurgien lui aussi, Carrel (1873-1944) s'était discrédité en France en reconnaissant officiellement en 1903 la « guérison miraculeuse » d'une tuberculose péritonéale à Lourdes, avait poursuivi ses recherches aux États-Unis (récompensées par un prix Nobel en 1912) grâce à la fondation Rockefeller (à mettre en relation avec l'antisémitisme qu'il afficha à la fin de sa vie), s'était lié à Pétain et à Lindbergh, était devenu membre de l'Académie pontificale des sciences, et allait adhérer au PPF de Doriot en 1938, un an avant de revenir en France et d'y finir sa vie au service d'une « collaboration » conciliant vues catholiques et nazies.

Ce par quoi Mabilles répondait aux théories de Carrel échappa également à la presse, militante ou non, et notamment à Élise Freinet qui n'y vit, toujours dans *L'Éducateur prolétarien*, qu'« orgueil » d'un « autodidacte [...] prisonnier de sa propre foi, [qui] se double d'un tyran » et « schématise sa vérité jusqu'à l'absurde et jusqu'à la manie », avant de réserver quelques lignes plus amènes à un ouvrage publié en même temps par le même éditeur (*Regards sur la Terre promise*, Flory, 1936), dû au grand historien de l'art Élie Faure (1873-1937), dont il convient ici de dire quelques mots comme ami de Mabilles et représentant d'un milieu médical non clérical et parfois ouvert aux idées révolutionnaires. Neveu d'Élie, d'Élisée et de Paul Reclus (1858-1914), lequel avait commencé sa carrière comme chirurgien de campagne pour la Commune de Paris avant de l'achever à l'hôpital de la Pitié, É. Faure n'avait cessé, avant comme après sa thèse présentée en 1899, de délivrer des consultations dans les quartiers pauvres de Paris. À partir de 1905, il y donna ces conférences d'université populaire d'où sortit sa grande *Histoire de l'art* publiée en 1909^{4/}. Ce fut son frère aîné Jean-Louis Faure (1863-1944), longtemps assistant de son oncle Paul avant de devenir titulaire

de la chaire de clinique gynécologique de la faculté de Paris en 1918 et président de la société de chirurgie en 1925, qui supervisa la thèse de Mabilles en 1928.

^{4/} Malgré ses 73 ans, É. Faure envisagea sérieusement de rejoindre l'Espagne comme médecin auprès des Brigades internationales. Il en fut dissuadé par ses amis, mais consacra ses deux derniers ouvrages à la Révolution espagnole.

Pour Mabile, nul besoin de pieuse « *reconstruction de l'homme* » comme y appelaient sous ce titre la dernière section (VIII) et le dernier chapitre (XIV) de *L'Homme cet inconnu*^{5/}. Il s'agissait seulement de resituer l'homme et sa « *construction* », sa morphologie physique et psychologique, dans les « *vastes élaborations naturelles* » plus ou moins précisément décrites par l'ensemble des connaissances humaines, les plus « *traditionnelles* » ou les plus récentes, dont son livre entreprenait « *la synthèse* ». Cette entreprise romantique, postulant l'unité du monde et la nécessité de réunifier les savoirs, visait aussi à réconcilier l'homme avec lui-même et avec la dialectique de « *tout édifice matériel, [entre] stabilité formelle et mobilité aplastique* » tout comme avec celle de son propre fonctionnement, entre « *extrémité céphalique* » et « *extrémité génito-caudale* » telle que venaient de la mettre en lumière les travaux de Freud. « *Émerveillé d'apprendre* », dans son adolescence, « *que quelques lois suffisaient à résumer l'ensemble de la physique* » et de voir « *la cinématique des gaz, l'hydraulique, l'électricité obéir aux mêmes formules* », il n'avait fait en somme que poursuivre sa quête du même merveilleux en explorant les rapports d'homologie entre l'homme et le monde, le microcosme et le macrocosme.

Quoique Carrel n'y soit pas cité, l'ouvrage suivant de Mabile, *Thérèse de Lisieux*^{6/}, apportait la démonstration de ce que pouvait la médecine telle qu'il l'entendait contre le christianisme et ses « *miracles* » défendus ès qualité par le premier. La nécessité de cette étude de cas lui paraissait appelée par la situation de l'Europe, entre grondements révolutionnaires et menace d'un nouveau conflit général, du fait du « *rôle considérable* » encore exercé par l'Église et généralement ignoré par les révolutionnaires. « *Singulière réponse à ceux qui considèrent les faits religieux comme une survivance attardée d'un passé d'obscurantisme à tout jamais dépassé. Nul n'est plus convaincu que je le suis de l'importance majeure des conditions de la production et des échanges, et ne souhaite davantage de les voir résolues enfin sur une base rationnelle. Mais on me permettra de constater que ces problèmes religieux ne sont nullement éclaircis par la négation qu'on leur oppose ou par les explications strictement extérieures auxquelles on se réfère généralement.* »

L'autre raison majeure qui lui avait fait entreprendre cette « *enquête objective, déduction à propos de faits contrôlables* » relevant de la sociologie, de l'analyse idéologique, de la médecine et de la psychiatrie inspirée de la psychanalyse, était que « *l'histoire de Thérèse est liée aux problèmes de l'amour. Or, quelles que soient les difficultés économiques, les transformations*

^{5/} Les derniers mots du livre de Carrel préfigurent les discours de Pétain à Vichy : « *Nous savons comment nous avons violé les lois naturelles. Nous savons pourquoi nous sommes punis. Pourquoi nous sommes perdus dans l'obscurité. En même temps, nous commençons à distinguer à travers*

les brouillards de l'aube la route de notre salut. »

^{6/} José Corti, janvier 1937. Le sous-titre que lui adjoint inexactement R. Laville, « *une mystique décadente* », n'est pas de Mabile mais des éditions du Sagittaire, rééditant ce livre en 1975.

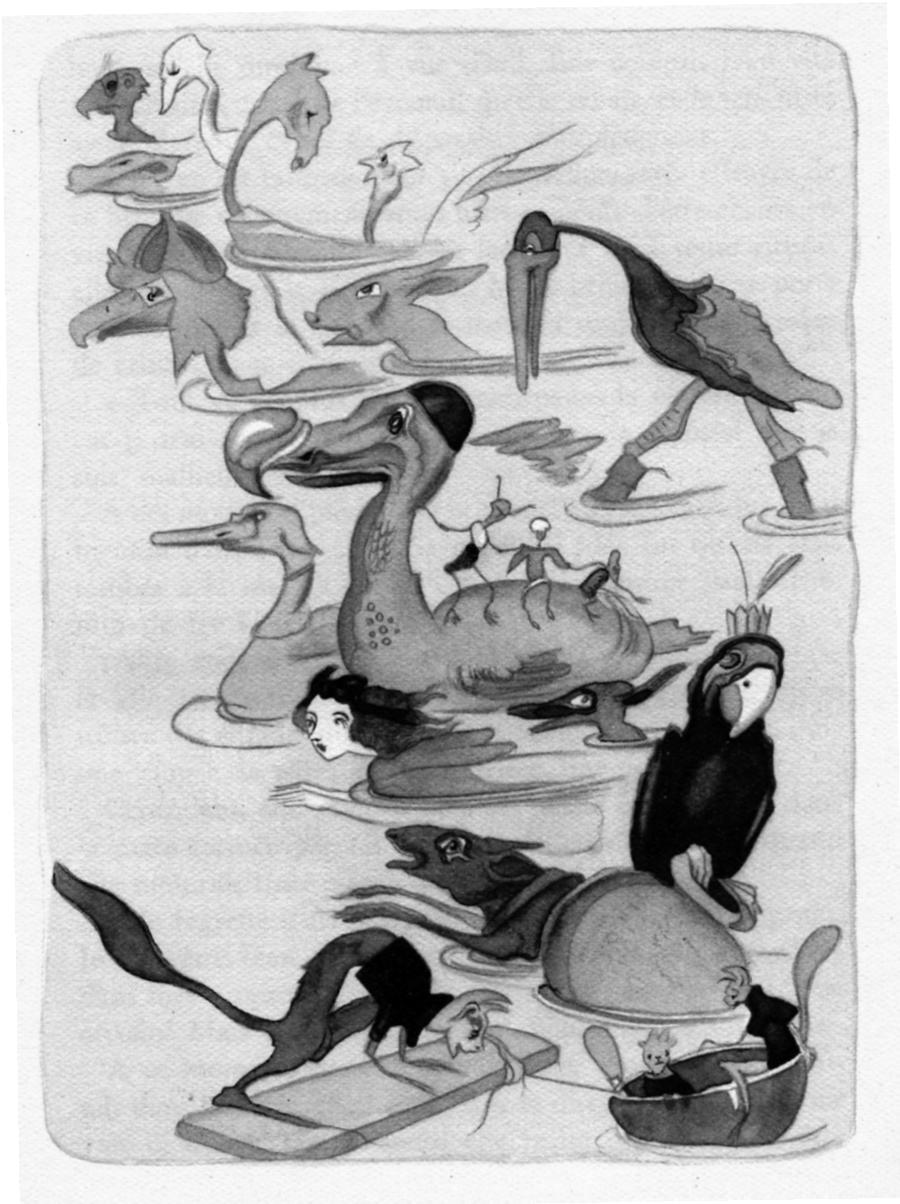


Illustration de Boschère pour l'*Alice aux pays des merveilles*.

sociales et, en raison même de celles-ci, l'inquiétude de l'homme devant la femme, les possibilités de réaliser son amour sont et demeureront le mobile dominant de toute activité personnelle. À bien y regarder, on s'apercevra que l'individu ne demande aux changements de société que de pouvoir vivre d'abord naturellement, mais vivre pour être capable de mieux aimer », ce que lui dénie précisément les conceptions dualistes à l'œuvre dans le christianisme mais aussi « dans des philosophies dites laïques ou athées, parfois même matérialistes, qui ne font que prolonger le grand courant idéologique chrétien. » À travers cette histoire de jeune poitrinaire masochiste et schizophrène que l'Église avait canonisée moins de vingt ans après sa mort, avec « un culte très fructueux organisé à Lisieux, concurrençant celui de la Vierge de Lourdes », l'analyste entendait mettre en évidence un cas emblématique « de l'immense malaise sentimental contemporain ». Mais il y pointait avant tout « le symbole d'un christianisme vieilli et pourrissant supporté par une classe bourgeoise qui elle aussi atteint au terme de son pouvoir et qui en a la perception inconsciente la plus nette ».

Des nombreux autres textes où son regard de médecin surréaliste le conduisit à étudier l'individu en relation avec son milieu, il faut au moins retenir, sous l'angle de la critique d'art, l'attention exceptionnelle réservée par Mabille à des peintres comme Seurat, Klee, Matta, Hérold, Seligmann et Lam, et la complicité profonde qui le lia à Jean Hélion et à Victor Brauner^{7/}. On ignore aujourd'hui à quel moment de 1934 ce dernier peignit une œuvre décisive pour la suite de sa création, *Morphologie de l'homme*, rejoignant le thème même des recherches de Mabille lorsqu'il rencontra pour la première fois Breton l'été de cette même année chez René Char. Quatre ans plus tard, il revenait au médecin de soigner le peintre après l'altercation qui le priva d'un œil, et de relever dans son œuvre, depuis son *Autoportrait* de 1931, « des dizaines, peut-être des centaines de figurations [annonçant] qu'un œil doit être détruit » (« L'œil du peintre », *Minotaure*, 1939). N'était-ce pas le même phénomène observé par Breton avec son poème *La Nuit du tournesol*, écrit en 1923, où il reconnaît, une décennie plus tard, l'annonce prémonitoire de la rencontre de *L'Amour fou* ? Et Mabille de souligner alors « la disjonction » désormais clairement établie entre « l'œuvre d'art telle qu'on la conçoit suivant la tradition en pensant au 'chef-d'œuvre' » et « l'œuvre messagère de l'inconscient, annonciatrice de l'avenir personnel et social », et constituant un des pans du merveilleux. « Avec des phénomènes aussi considérables que ceux que nous avons rapportés plus haut, c'est une nouvelle conscience de l'univers et de l'humanité qui se construit gravement ».

^{7/} Textes recueillis incomplètement dans les volumes posthumes *Traversées de nuit* (Plasma, 1981), *Messages de l'étranger* (Plasma, 1981) et *Conscience lumineuse, conscience picturale* (Corti, 1989). On ne connaît aujourd'hui qu'une seule trace écrite des relations entre Brauner et Mabille, un brouillon de lettre datant de 1941.

Dans ses écrits d'orientation médicale, il faudrait encore signaler les développements qu'il consacra à la psychologie des « miroirs » (*Minotaure*, 1938, avant Lacan) et à la

CULTURE

place de la lumière dans l'ensemble des activités mentales, mais aussi dans la peinture et le cinéma (*La Conscience lumineuse*, Skira, 1938), les perfectionnements qu'il apporta au test de personnalité de Kuyper et Van Lennep (*La Technique du test du village*, Paris, 1950) en cherchant à éviter les écueils des autres techniques projectives (Rorschach, Szondi, TAT), et les nombreuses mises en garde qu'il émit après-guerre contre le « *danger de surdomestication de l'espèce* » représenté par les nouvelles techniques médicales inspirées de la zootechnie, « *l'inflation de l'hormonothérapie* », l'abus des expertises médico-psychiatriques ou « *l'utilisation systématique de la psychologie et de la psychophysiologie moderne dans un but d'oppression de l'individu ou de répression des activités oppositionnelles* », périls qui à lointaine échéance pourraient « *être plus graves que ceux que représentent les bombes atomiques et autres procédés de destruction militaire* » (*Esprit*, mars 1950). Il resta jusqu'à la fin un opposant résolu de cette « *biocratie* » prônée par Carrel durant l'Occupation, devenue par la suite un des axes stratégiques majeurs de l'industrie pharmaceutique, et constituant aujourd'hui, comme l'avait prévu Mabilles, un danger politique dont on ne saurait trop s'inquiéter^{8/}.

« La vie des civilisations »

Égrégores ou la vie des civilisations (Jean Flory, 1938^{9/}) est sans doute l'ouvrage de Mabilles le moins recevable du point de vue du « *marxisme froid* », stalinien même, qui dominait en France dans ces années-là comme après guerre et qui inspira les attaques les plus vives à l'égard d'un surréalisme suspecté, de l'extérieur mais aussi de l'intérieur, de dérives « *occultistes* » et « *spiritualistes* », spécialement après la parution du livre de Breton intitulé *Arcane 17* (1944, 1947 pour l'édition française). Urgence des temps, négligence des critiques ou défaut d'arguments consistants de leur part, ce livre de Mabilles est resté étonnamment absent de ces polémiques. À côté de la dédicace précitée aux « *combattants de l'Espagne révolutionnaire* », des nombreuses collaborations de son auteur à la presse antifasciste non stalinienne (depuis *La Flèche* de Bergery jusqu'à *Ultimatum de la conscience française*, organe du « *mouvement du maximum social* », étrange prolongement du premier socialisme anglais) et de son activité auprès de la Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant (FIARI) dont il assura, avec Breton, Péret et Heine, la rédaction du journal *Clé*, le principal obstacle aux objections était peut-être l'ambition même du livre.

Emprunté à la littérature occultiste (Éliphas Lévi, Stanislas de Guaita) pour désigner des rassemblements d'êtres humains où le tout est plus que la somme

^{8/} Voir par exemple *L'Homme réparé* d'Hervé Chneiweiss, Plon, 2012, et les ouvrages antérieurs de ce médecin.

^{9/} Volume réédité en 2005 à Marseille par les éditions Égrégores, dont le catalogue suggère les options plus libertaires que « *marxistes* ».

des parties (à commencer par le couple amoureux), le terme d'égrégoire signale d'emblée le prix qu'attachait Mabilles à des « *connaissances traditionnelles* » qu'il savait décriées mais

dont il avait l'audace d'entreprendre « la synthèse » avec la science la plus avancée de son temps, comme c'était déjà le cas dans *La Construction de l'homme*. S'il était très probablement devenu, comme son père, dignitaire franc-maçon (mais dans une obédience féministe et ouverte aux idées révolutionnaires, Le Droit humain), y a-t-il lieu de supposer qu'il aurait voulu rallier à la franc-maçonnerie d'autres surréalistes, et Breton en particulier^{10/} ? En lui dédiant *Pleine marge*, en 1940, celui-ci lui marquait-il son refus par un procédé difficile à comprendre, ou au contraire sa chaleureuse complicité d'hétérodoxe qui n'a « *jamais été porté que vers ce qui ne se tenait pas à carreau* » ? À côté du poème lui-même tout à fait explicite sur ce point, maintes preuves subsistent de la complicité et de la confiance liant les deux hommes, spécialement à propos de politique révolutionnaire.

Mabille s'étant gardé de prendre part à l'éphémère rapprochement entre Bataille, Breton et leurs amis respectifs au sein du groupe Contre-Attaque, il n'est pas exclu qu'il ait encouragé à la rupture de mars 1936 du fait du glissement des théories dites « *surfascistes* » à une tendance « *purement fasciste* » observée et dénoncée par les surréalistes. En tout cas, il est le seul d'entre eux à s'être exprimé publiquement à l'époque, et certainement avec l'accord de Breton, sur ce prolongement donné à Contre-Attaque par Bataille et ses amis avec le Collège de sociologie, à l'intérieur et à l'extérieur duquel Roger Caillois prétendait définir une « *orthodoxie militante* ». Adressé à Jules Monnerot au début de 1939, le commentaire de Mabille était des plus sévères : « *Je ne suis déjà pas tellement satisfait que des conversations sur ces sujets entre *, * et moi, soit né ce Collège de sociologie où quelques universitaires confondent le temple et le cirque. Et encore au cirque, on apprend l'exercice avant de l'exécuter, on ne se contente pas d'en bavarder...* ». Sans mentionner explicitement « *la conjuration sacrée* » d'Acéphale et l'ébauche de société secrète imaginée par ses animateurs, il y voyait « *une entreprise singulièrement dangereuse* » et rappelait à ces apprentis sorciers (selon l'expression même de Bataille) « *que les promenades dans les poudrières exigent certaines précautions* »^{11/}.

Trois ans plus tard, il revint de nouveau à Mabille, en accord avec Breton, de répondre à Wolfgang Paalen, qui avait décidé de prendre ses distances avec le surréalisme et surtout ses options marxistes révolutionnaires en publiant une enquête sur « *le matérialisme dialectique* » suivie de sarcasmes contre « *l'évangile dialectique* »^{12/}. Pour Mabille, si le soutien à l'URSS en guerre

^{10/} C'est ce qu'avance imprudemment Jean-Pierre Lassalle dans « André Breton et la franc-maçonnerie », *Histoires littéraires* 1, 2000, p. 84-90. Voir ce que Marguerite Bonnet écrit de *Pleine marge* dans les *Œuvres complètes* de Breton, 1992, p. 1777-1785, et les critiques qu'adresse Mabille lui-même à la franc-maçonnerie dans *Égrégories*,

p. 151 sq., et 179.

^{11/} Voir le texte complet dans Denis Hollier, *Le collège de sociologie*, « idées » Gallimard, 1979, p. 130-132.

^{12/} W. Paalen, *Dyn* n° 2, Mexico, 1942, p. 49-62, p. 51-52 pour la réponse de Mabille.

CULTURE

« en tant que ce pays était la représentation d'une forme évoluée de la société » présentait « un caractère d'urgence vitale », ni cette bataille ni les conflits sociaux à venir ne résumaient « l'évolution du matérialisme dialectique », appelé à l'avenir à se déployer sur une aire « singulièrement plus large. [...] Le matérialisme historique est un excellent instrument. Mais l'instrument n'est pas l'œuvre ; la discipline n'est pas le savoir et il serait stupide de voir dans le matérialisme dialectique la science des lois universelles, dont la connaissance nous échappe d'ailleurs en grande partie. Il n'existe à l'heure actuelle aucune science de la société et de l'homme. Qui dit science dit prédiction exacte des phénomènes. [...] Il y aura science sociale quand les pronostics d'évolution historiques se vérifieront. Pour l'instant, toute investigation au sujet de la société et de l'homme constitue un essai d'analyse et d'interprétation. Le matérialisme dialectique est parmi ces interprétations l'une des plus satisfaisantes ».

Cela ne retirait rien aux insuffisances et aux limites du marxisme de l'époque, également relevées par Mabilie dans ses propres analyses de morphologie sociale, depuis Égrégores jusqu'aux textes qu'il publia ensuite à Mexico^{13/}. Sans contester « le rôle important dans la transformation historique » des « modes de la production », il observait qu'ils ne pouvaient « à eux seuls définir une collectivité » et ne formaient qu'« un des éléments du déterminisme » général. De la même façon, « les transformations matérielles du milieu ne suffisent pas à créer un homme nouveau et à définir des collectivités isolées. » Il insistait sur « la multiplicité des liens » à l'œuvre dans les civilisations, notamment des « conceptions semblables de l'homme, de la société et de la nature » s'exprimant bien davantage dans « les domaines de la sensibilité et de l'émotion » que dans les sphères intellectuelles ou politiques. « Aussi les œuvres d'art constituent-elles un témoignage beaucoup plus vrai que les formes politiques et sociales. »

Reconnaissant à Marx d'avoir enfin imposé « un langage déterministe », il lui faisait reproche d'avoir oublié les contraintes naturelles, « le lien profond qui existe entre le milieu et les phénomènes humains », que « la science moderne » commençait à redécouvrir, en termes de rythmes, de périodicités, et de synchronismes « de phénomènes imbriqués faisant partie d'ensembles cohérents en évolution. » Plus largement, il lui objectait sa critique inachevée de l'idéalisme hégélien, avec des restes de positions nominalistes qu'il abandonnait d'ailleurs quand il pénétrait « dans l'action sociale » pour traiter « d'autres réalités » comme les classes, « bien qu'elles ne puissent être perçues directement ». Il défendait pour sa part un « réalisme intégral », évidemment matérialiste et moniste, mais considérant la réalité comme « un plan sans contraire », composé non de domaines distincts « mais de plans superposés et imbriqués » avec des caractéristiques semblables, « l'emploi de l'analogie, ou mieux de l'homologie » s'avérant

^{13/} Non recueillis en volume et non traduits en français, notamment « Del Nuevo Mundo » et « Luz y sombra en el camino », dans *Cuadernos Americanos*, 1943 et 1948.

« une impérieuse nécessité et la clé de la compréhension ». C'est ce réalisme (surréaliste) qui avait fait écrire à Breton, dans *le Revolver à cheveux blancs* (1932), « *L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel* », thème développé dans *les Vases communicants* et résumé ultérieurement par cette formule lapidaire de Jehan Mayoux, « *L'imaginaire est une des catégories du réel, et réciproquement* » (*Court traité de philosophie surréaliste*, Ussel, 1977). « *L'ir-réalité n'existe pas, tout est réalité* », concluait récemment Mauricio Rosencof, grande figure du « marxisme chaud »^{14/}.

Une des originalités les plus remarquables d'Égrégores est d'envisager « *la vie des civilisations* » au pied de la lettre et non par figure de style à la façon de Valéry leur faisant dire en 1919 qu'elles se savaient « *mortelles* » désormais, pour les considérer non seulement comme des réalités à l'instar des classes sociales, mais comme des organismes vivants, susceptibles d'être étudiés dans les homologues qu'ils présentent avec les phénomènes biochimiques. Ainsi, parmi les « *circonstances nécessaires à leur formation* », une « *condition indispensable, quoique insuffisante, réside dans un choc émotif puissant. Pour employer le vocabulaire chimique, je dis que la synthèse nécessite une action énergétique intense.* » L'ensemble de l'ouvrage insiste sur le rôle de l'émotion, et même de l'émotion religieuse qu'il estime insuffisamment prise en compte, dans le développement et la transformation des groupes humains. Si Mabille préfigurait là, avec soixante-dix ans d'avance, les récentes conclusions de Maurice Godelier quant à l'importance centrale de l'imagination et du sacré dans la formation et la survie des sociétés^{15/}, il en attendait avant tout un progrès décisif de la conscience et de la stratégie révolutionnaires.

« *Les cassures répétées qui divisent l'internationale des opprimés, la facilité avec laquelle groupes et hommes renient leurs promesses prouvent que la communauté n'est pas réellement soudée, elle est à l'état d'agrégat hétérogène. Les revendications matérielles pour urgentes qu'elles soient ne sont pas un lien suffisant, un ciment assez solide. Des millions d'êtres attendent le signe valable dans la conscience et dans la sensibilité qui leur permette de se reconnaître à tout jamais différents de leurs maîtres et des esclaves leurs prédécesseurs. Ils savent confusément que l'heure n'est plus où il suffira d'arracher aux puissants et aux riches des concessions. De ce côté, la limite est presque atteinte. Après des années passées dans l'opposition, il convient de prendre en main la direction et l'initiative des opérations. La période d'analyse est terminée, celle de la construction commence qui exige de s'étendre à tous les domaines de l'inquiétude humaine.* »

^{14/} Voir son extraordinaire récit de prison, *El Bata-raz*, éditions Folies d'encre, 2011, p. 198, ainsi que ses développements sur « la remarquable et inéluctable interdépendance des phénomènes » dans l'univers, p. 207, qu'on ne peut manquer de

rapprocher de Mabille.

^{15/} M. Godelier, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Albin Michel, 2007.



Illustration de Boschère pour l'*Alice aux pays des merveilles*.